

Un poète vaudois du temps passé : Jean-Jacques Porchat : (1800-1864)

Autor(en): **Jean / Porchat, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **90 (1963)**

Heft 5

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-233235>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un poète vaudois du temps passé :

Jean-Jacques PORCHAT

(1800-1864)

par Jean des Sapins

Cet écrivain vaudois ne saurait tomber dans l'oubli. A la fois poète, prosateur et fabuliste, il naquit à Vandœuvres près de Genève, le 20 mai 1800, pendant l'occupation française.

Son père, géomètre de son état, était bourgeois de Mont-sur-Rolle. Il avait acquis, dans la contrée, une propriété, la Biguaire, où le jeune Jean-Jacques, étant élève du collège de Genève, venait passer ses vacances. C'est là qu'il a pris contact avec la nature, les plantes, les bêtes et écrivit ses premières fables.

Il avait pour la ville de Rolle un vif attachement ; aussi lui légua-t-il une partie de ses œuvres. En 1911, le Conseil communal de cette ville donna le nom de « Porchat » à l'une de ses rues pour rappeler à la jeune génération le souvenir d'un poète fort connu en son temps.

Jean-Jacques Porchat commença, à Lausanne, des études de théologie qu'il abandonna bientôt pour le droit, études qu'il acheva à Paris. A l'âge de 22 ans, il enseigne le droit romain à l'Académie de Lausanne. En 1832, il passe à la chaire

de latin, plus conforme à ses goûts. C'est à cette époque qu'il publia les *Poésies vaudoises*. Il affecta le produit de la vente de cet ouvrage à l'institution d'un prix annuel de récitation en faveur des élèves du Collège cantonal de Lausanne.

Destitué de sa place à la suite du coup d'état académique de 1846, il se rendit à Paris et y vécut jusqu'en 1857, puis revint finir ses jours dans sa campagne de Florency, à Lausanne. On sait qu'à Paris il déploya une grande activité. Lié à de nombreux écrivains connus, il collabora au *Magasin pittoresque* et écrivit cette touchante histoire *Trois mois sous la neige*, qui lui valut le prix Monthyon de l'Académie française.

Il a publié d'autres récits, *Les Souvenirs de Valentin*, et quelques nouvelles. C'est à lui qu'on doit ce refrain tiré de *Vivat au pays* : « Qu'il vive et soit heu-

reux » qu'on chante encore dans toutes nos assemblées.

La commune de Lausanne, comme celle de Rolle, a rappelé son souvenir en donnant le nom de « chemin Porchat » à l'artère qui relie les avenues Vinet et Druey.

Son œuvre littéraire comprend une quarantaine de volumes. C'est lui qui a fait passer dans notre langue les œuvres de Goethe, ce qui a fait dire aux critiques de ce temps qu'aucun Vaudois ne fut plus exclusivement littérateur que lui.

Quelques-unes de ses poésies sont restées populaires, l'une surtout qui se chante encore :

*C'est là-bas près du village,
C'est au pied du clocher noir,*

*Sous l'ormeau dont le feuillage
Se balance au vent du soir :
Là finissent nos misères ;
Là reposent nos vieux pères ;
Jusqu'au jour du grand réveil,
On y trouve un doux sommeil.*

« L'âme du pays se révèle, a dit Ph. Godet, dans ces simples accents. Le village natal, le champ solitaire et sacré où dorment les aïeux, la consolante espérance de l'immortalité, un clocher qui montre le ciel, n'est-ce pas presque toute la poésie vaudoise ? »

Il mourut en 1864 et fut enseveli dans le poétique cimetière d'Ouchy, aujourd'hui disparu.

Jean des Sapins.

Si vous allez...

... à Bellerive, vous serez frappés par la beauté de la contrée, en vérité peu connue par les populations riveraines du Léman. Cette commune comprend quatre groupes principaux : Bellerive, où se trouve l'Asile de vieillards pour la vallée de la Broye, qui fut fondé au commencement du siècle par Mme Piguet-Grandjean ; Cotterd, où se dresse l'ancienne église et son clocher recouvert d'un dôme que l'on voit de loin ; Vallamand-Dessous et son ancien château ; Salavaux, dont une partie relève de la commune de Constantine, où l'on a découvert un jour un caisson contenant des monnaies bourguignonnes provenant, sans doute, de l'armée en fuite de Charles le Téméraire, battue à Morat. Ces quatre localités ont constitué autrefois la seigneurie de Bellerive, qui a appartenu aux sires de Prangins, de la maison de Cossonay, pour passer aux Savoie au moment de sa chute, puis par mariage aux Grandson, pour repasser aux Savoie à la mort d'Othon de Grandson, en 1397. Avec d'autres, elle devint l'apanage du frère du duc Amédée VIII, Humbert, quand celui-ci rentra d'Orient, où les Turcs le gardèrent en captivité pendant sept ans.

Ad. Decollogny.